

Campos de Níjar – Juan Goytisolo (1960)

Relata “Campos de Níjar” uno de los viajes del autor por las desheredadas tierras de Almería, una provincia del este de Andalucía, en los años 50 del siglo XX.

Los eucaliptos de la carretera se espacian peligrosamente, pero, antes de entrar de lleno en el solejar, un camión se detiene a mis señales. El chófer me pregunta adónde voy y le respondo de igual manera. [...]

El hombre me invita a sentarme a su lado y el camión arranca con estrépito. Yo celebro en silencio mi buena estrella, pues el autostop, en la región, cada día se hace más raro. Fuera de los escasos coches de turismo extranjero, ni los automovilistas ni los camioneros —antes, proverbialmente acogedores— quieren pararse. La guardia civil da el alto cada vez que descubre a un polizón e impone multas de cinco y diez duros por infringir las leyes del tráfico.

El chófer que me ha cogido es joven y acepta el cigarrillo que le tiendo. Me explica que la víspera, al terminar la jornada, aceptó un servicio en Motril y no ha pegado ojo en toda la noche. [...]

Yo observo que la carretera está en buen estado, allanada, con su chispa de peralte en las curvas. Las pitas alternan con los nopales. Sobre las albarradas, en los muros de las casuchas en ruinas, se repiten las inscripciones en pintura y alquitrán que me acompañan desde Almería,

FRANCO
FRANCO
FRANCO

Como permanezco silencioso, el Sanlúcar se apresura a informarme que Su Excelencia el Jefe del Estado visitó la mina de oro de Rodalquilar durante su triunfal recorrido por la provincia.

—¿La mina de oro?

—Ya la verá usted si nos dejan pasá. Es la única que hay en España.

Los cortijos se suceden con sus aljibes. En el campo de Níjar los pozos tienen la espadaña cubierta por una especie de casquete esférico blanco y ventanado. Una mujer saca agua de uno y corre el cerrojo de la puerta.

El camión deja atrás Los Nietos y Albaricoques. Son caseríos de una docena de casuchas, agrestes y solitarios. Veo cabras, gallinas, borricos, cerdos. Las tierras,

ahora, son casi rojas. La cebada medra fácilmente en ellas y el paisaje se enriquece de nuevos tonos: verdehiguera y verdealmendro, rucio, albazano.

De pronto, el Sanlúcar me da un tirón de la manga y ordena:

—Agáchese.

Obedezco sin comprender bien qué ocurre, con la cabeza junto al cambio de marchas y la vista fija en las cintas de color de sus esparteñas. Al cabo de una treintena de segundos me hace señal de incorporarme.

—¿Qué pasa?

—Los civiles. Creo que no le han visto.

Arriesgo una mirada por el ventanillo de detrás y los veo, en efecto, cada vez más chicos, envueltos en una nube de polvo, con los tricornios charolados y el mosquetón en bandolera.

Terres de Níjar – Juan Goytisolo (1960)

“Campos de Níjar” relate un des voyages que fit l’auteur dans les années 1950 à travers les terres déshéritées de la province d’Almería, située à l’est de l’Andalousie.

Les eucalyptus de la route sont malheureusement de plus en plus espacés mais, avant que j’entre dans une zone de plein soleil, un camion s’arrête en voyant que je lui fais signe. Le chauffeur me demande où je vais et je lui réponds en lui posant la même question. [...]

L’homme m’invite à m’asseoir à ses côtés et le camion démarre avec fracas. Je me réjouis en silence de ma bonne étoile, faire de l’auto-stop, dans la région, est en effet de moins en moins courant. En dehors de quelques voitures de tourisme venant de l’étranger, ni les automobilistes ni les camionneurs —auparavant proverbialement accueillants— ne veulent s’arrêter. La garde civile immobilise le véhicule à chaque fois qu’elle remarque la présence d’un « passager clandestin » et fait payer des amendes de vingt-cinq et cinquante pesetas pour infraction au code de la route.

Le chauffeur qui s’est arrêté est jeune et il prend la cigarette que je lui tends. Il m’explique que la veille, à la fin de sa journée, il a accepté un chargement à Motril et qu’il n’a pas fermé l’œil de la nuit. [...]

Je remarque que la route est en bon état, aplanie, et relevée dans les virages. Les agaves alternent avec les figuiers de Barbarie. Sur les murs en pierre sèche, sur ceux des masures en ruines, on retrouve les inscriptions à la peinture et au goudron qui m’accompagnent depuis Almería,

FRANCO

FRANCO

FRANCO

Comme je reste silencieux, Sanlúcar s’empresse de m’informer que Son Excellence le Chef de l’État a visité la mine d’or de Rodalquilar au cours de son voyage triomphal à travers la province.

—La mine d’or?

—Vous allez la voir si on nous laisse passer. C’est la seule qu’il y a en Espagne.

Les fermes se succèdent avec leurs citernes. Sur les terres de Níjar la potence des puits est recouverte d’une sorte de coupole bombée de couleur blanche pourvue

d'une ouverture. Une femme tire de l'eau d'un de ces puits et ensuite elle en verrouille la porte.

Le camion dépasse Los Nietos et Albaricoques. Ce sont des hameaux agrestes et solitaires d'une douzaine de mesures. Je vois des chèvres, des poules, des ânes, des porcs. Les terres, maintenant, sont presque rouges. L'orge y pousse facilement et le paysage s'enrichit de nuances nouvelles : le vert des figuiers, celui des amandiers, le gris brun et le marron.

Soudain, Sanlúcar me tire par la manche :

—Baissez-vous -m'ordonne-t-il.

J'obéis sans bien comprendre ce qui se passe, la tête près du levier de vitesse et le regard fixé sur les lacets de couleur de ses espadrilles. Au bout d'une trentaine de secondes il me fait signe de me redresser.

—Que se passe-t-il?

—Les gardes civils. Je crois qu'ils ne vous ont pas vu.

Je risque un coup d'œil à travers la lunette arrière et je les vois, en effet, de plus en plus petits, enveloppés dans un nuage de poussière, avec leurs tricornes vernis et la carabine en bandoulière.